

J'avais enfin l'adresse, griffonnée sur un carton de bière. Je me taisais, n'osant encore y croire. *Lucas*. Dans ma tête chantait ton nom, à l'infini, tandis que dans la rue résonnaient des cris étranges, des appels inarticulés. Le Hongrois me regardait, goguenard. Je ne voulais pas montrer que j'avais peur, et je lui ai demandé, pour dire quelque chose, ce que signifiait « Pokol ». Il m'a alors regardée avec son sale sourire tordu, et m'a répondu : « *Pokol Bar c'est Pokol Bar. Toi vouloir revoir ton ami ? Alors pas poser questions.* ». Puis il a continué : « *Toi aller cette nuit. A trois heures. Toi compris ? Demander Eric. Pas oublier l'argent. Voilà clef.* ». Puis il m'a posé au creux de la main un lourd machin en bronze, très travaillé.

C'est comme ça je me suis retrouvée à trois heures du matin devant l'entrée d'une boîte de nuit pourrie dans le quartier le plus mal famé de la ville. Une flèche rouge clignotait au dessus des lettres « Pokol Bar », comme marquées au feu dans les briques. Les basses profondes d'un morceau de techno se répercutaient jusque dans les pavés du trottoir. Un portier montait la garde devant la porte à double battant. Juste à côté, il y avait un clochard écroulé dans une flaque d'eau sale. Il marmonnait des choses incompréhensibles en me fixant, la bouche béante. Le portier me dévisageait aussi, soupçonneux. Je n'avais sans doute pas le profil habituel des clients de l'endroit. J'ai tripoté nerveusement le col de ma veste et j'ai dit :

- Je dois voir Eric. Il m'attend.

Le portier n'a pas bronché. J'ai alors ajouté :

- C'est le Hongrois qui m'a donné l'adresse.

Il a alors ouvert un battant de la porte pour me laisser entrer, mais m'a retenue par la manche :

- On sait à quel moment on entre au Pokol, mais jamais quand on en sort, m'a-t-il dit, vaguement menaçant.

Je n'ai rien répondu. Il a haussé les épaules et je suis entrée pour de bon.

Il fallait descendre une dizaine de marches très raides, et on arrivait dans une grande salle à l'ambiance survoltée, traversée en tous sens de rayons laser. Sur un fond de percussions démentes, les danseurs se tordaient avec frénésie, comme égarés dans un délire solitaire qui les faisait tressauter et se tordre tels des pantins disloqués. Les torsos nus luisaient dans une pénombre griffée d'éclairs rouges. Beaucoup dansaient les yeux fermés. Le DJ, dans sa cabine en hauteur, contemplait la salle avec un regard glacé, tout en manipulant sa table de mixage. Juchée sur un étroit podium, une créature au sexe indéfinissable se pressait en cadence sur la barre métallique prévue à cet effet. Je distinguais dans les recoins les plus obscurs de la salle, s'agitant avec des mouvements mollement amortis, comme dans un aquarium, des corps superposés, des membres entremêlés. Sur un autre podium, un homme vêtu de cuir en fouettait un autre, qui se démenait, la mine extatique, sous les coups. Je n'ai pas pu m'empêcher de reculer vers l'escalier, éperdue, mais un grand homme brun s'est approché de moi. Il souriait, un peu titubant. C'était sûrement Eric.

- Tu es Nine ? m'a-t-il demandé, le Hongrois m'a parlé de toi.

Puis il m'a embrassée. Sa salive goûtait le gin et le tabac.

- Tu as l'argent ? s'est-il renseigné, ignorant mon sursaut de dégoût.

Il avait l'air très saoul. *Pitié. Lucas.*

J'ai sorti de ma poche la petite pochette de cuir que j'avais préparée et je lui ai tendue discrètement. Il l'a mise en poche tout en regardant autour de lui.

- Je te fais confiance. La Porte est derrière la piste de danse. Détend-toi. Je t'accompagne.

Le bruit était à présent assourdissant. Le DJ avait monté le son jusqu'à l'impossible, il cognait dans mon ventre, dans mes mains, dans mes dents. Eric me parlait, il agitait des mains expressives, cela avait l'air important, mais je n'entendais rien. Derrière lui, des marionnettes en transe dérivait encore plus loin dans leur déchaînement, et leur visage levé vers le ciel semblait grimacer de douleur. Le DJ derrière sa vitre les contemplait, plus glacé, plus immobile que jamais. Eric continuait de parler, véhément, et avec un geste découragé m'a entraînée sur la piste. Il me tenait le bras, je me suis dégagée d'une secousse impatiente et j'ai plongé dans la cohue. Eric devant moi traversait la foule avec peine. Il faisait étouffant. Un garçon dont les cheveux dégoulaient de sueur s'est étalé par terre, il s'est levé avec un sourire égaré, et a repris aussitôt ses contorsions désordonnées. Il avait les pupilles dilatées, et des yeux de dément, trop largement ouverts. Une fille à côté de lui s'est mise à rire, c'est du moins l'impression que me donnait le rictus imprimé sur son visage livide. Une autre m'a saisi la main et y a glissé un sachet de poudre. Elle s'est collée à moi si serré que je pouvais sentir ses côtes contre les miennes. Elle m'a hurlé à l'oreille : « cadeau ! ». J'ai mis le sachet en poche. Grave, la fille a opiné de la tête, avant de lancer un cri inaudible en direction du DJ, là haut.

J'ai continué ma progression, comme portée par un flot vivant. Eric se retournait parfois, pour s'assurer que je le suivais toujours. Je gardais les yeux fixés sur lui, par-dessus les têtes tressautantes. Je me coulais entre des corps moites, me souillant au passage de leur sueur, de leurs larmes, de leurs sanies, en murmurant ton nom, comme une prière. *Lucas.* Je pouvais voir la Porte à présent, à quelques mètres seulement.

Un brusque silence est tombé sur la salle, et les mots sont redevenus perceptibles. Les danseurs hagards fixaient la cabine du DJ. Celui-ci n'y était plus. Eric a attendu que je le rejoigne, et m'a dit :

- Tu es sûre que tu veux y aller ?

Il avait l'air d'avoir un peu dessoûlé. Il a fait barrage de toute sa taille et a répété :

- Tu es sûre que tu veux y aller ?

- Laisse-moi passer, ai-je rétorqué, tu as eu ton argent, où est le problème ?

- Moi, je n'ai pas de problème... Mais il faut que tu saches...

- Je n'ai rien à savoir, laisse-moi y aller, maintenant.

Je l'ai contourné comme un obstacle importun. On s'écartait pour me céder le passage. Il n'y avait plus un bruit. J'ai sorti la clef de mon sac.

La Porte était un simple panneau de chêne. Un battant en forme de poing en marquait le centre. Je n'ai pas hésité très longtemps : j'ai pris la clef, les mains tremblantes, je l'ai enfoncée dans la serrure et j'ai ouvert. La musique derrière moi a alors repris de plus belle, avec une violence sans pareille.

Je ne distinguais d'abord rien devant moi, puis j'ai vu la lueur d'un feu, une cheminée, un fauteuil. J'ai entendu la Porte se refermer, et une voix grave me dire :

- Entrez donc, ma chère, je vous attendais.

Les vibrations de la musique n'étaient plus qu'un sourd battement de cœur qui faisait écho au mien. Je me suis approchée du fauteuil, doucement éclairé par les flammes. La créature – comment la nommer ? était tassée dans les profondeurs de son siège. Asexuée, elle semblait grasse et musclée à la fois, engoncée dans une sorte de kimono noir. Ses cheveux étaient gris, coupés ras, et les traits de son large visage étaient dominés par un lourd regard sans âge, très sombre. Ses lèvres épaisses étaient serrées sur un cigarillo dont la fumée montait doucement au plafond. Cette chose me faisait penser à une vieille de mon quartier, que l'on surnommait « Cigarette », à cause du mégot qui ornait toujours sa bouche. Bizarre de penser à ça dans un moment pareil. Mais elle – disons « elle », une fois pour toutes - me regardait, avec un sourire amusé.

- Alors, que puis-je faire pour vous ?

- Je viens chercher Lucas, ai-je répondu d'une voix incertaine.

La chose s'est mise à rire, d'un rire étonnement léger et frais.

- « *Je viens chercher Lucas !* » minauda-t-elle, ironique, mais, ma pauvre, qui vous dit que Lucas aura envie de partir ?

Je n'ai pas réagi, subjuguée par son noir regard.

- Je trouve que vous n'avez pas assez peur, m'a-t-elle dit avec douceur.

Le ton était badin, et elle souriait, les dents serrées sur son mégot, tout à coup très virile, à cause de ses yeux qui ne souriaient pas, eux, emplis d'une menace informulée, ironique, sûre d'elle-même. Puis, elle s'est tournée vers le feu, rêveuse et a murmuré :

- Comme vous devez le savoir, votre ami a signé un contrat avec moi. Il est cependant tout à fait en mesure de le résilier. Il ne faut pas croire tout ce que l'on raconte, je ne suis pas un monstre. Enfin... pas tout à fait...

De nouveau, elle a eu ce rire d'enfant, qui m'effrayait plus que tout le reste.

- Allez donc lui demander vous-même, ce qu'il veut faire, votre Lucas. Vous avez trois minutes. Quand vous entendrez la cloche, il faudra partir, avec ou sans lui.

Elle m'a désigné de la tête un énorme miroir sur le mur, et m'a congédiée de la main. Comme, médusée, je ne bougeais pas, elle a dit :

- Allons ! A quoi vous attendiez-vous donc quand vous avez franchi cette Porte ? A un ascenseur, des grooms, un service d'étage ? Ne vous a-t-on donc rien expliqué ?
Passez !

Le cœur affolé, j'ai obéi à l'emprise de sa voix, et je me suis laissée absorber par la surface tremblante du Miroir.

Je m'attendais à tout, sauf à me retrouver dans notre salon, ouvert sur le jardin. C'était l'été, et le soleil dansait à travers le feuillage du vieux marronnier. Les livres, les disques, les coussins, tout était en place. Il ne manquait que mon chat Zak dans le divan. Je me suis avancée avec précaution, comme si le sol pouvait s'ouvrir sous mes pas. C'était là notre monde, si parfait, si paisible que je me suis mise à pleurer. Cet univers n'existait plus depuis longtemps, sinon dans mes rêves où tu venais errer, muet, insaisissable. Je t'ai appelé, d'une voix mal assurée, noyée d'espoir et de crainte, et j'ai entendu le gravier du jardin crisser sous des pas connus. Tu es apparu devant moi, *intact*, souriant, et tu m'as serrée dans ses bras, de toutes tes forces, sans rien dire. Le nez plongé dans son cou, je respirais ton odeur. Bouleversée, j'ai été incapable de parler durant un long moment, puis je me suis dégagée :

- Je suis venue te chercher, Lucas, je suis venue te chercher ! J'ai réussi !

Et je me suis mise à pleurer de plus belle. Tu m'as bercée contre toi, et j'ai senti ton profond soupir. Tu ne disais toujours rien.

- Viens ! Pourquoi attendre ? Nous devons partir tout de suite !

Tu t'es contenté de t'écarter doucement. Dans un ravissement incrédule, je t'ai caressé les cheveux, la joue, la bouche. La dernière image que j'avais de toi était celle d'un corps ravagé, méconnaissable, déchiré. Tu m'étais rendu indemne.

- Viens ! ai-je insisté en essayant de l'attirer vers le miroir, viens, il ne nous a été donné qu'une seule chance ! Viens !

Tu as reculé encore en parlant enfin :

- Je ne repartirai pas, Nine. *Toi*, reste.

Tu me regardais, grave, comme si tu essayais de faire passer un message au-delà des mots.

- Mais comment est-ce que tu peux dire ça ? Je suis là, c'est moi, Nine, je suis venue te chercher !

L'affolement me gagnait. Jamais je n'aurais pu seulement imaginer que tu refuses de me suivre, que tu rejettes l'incroyable chance qui t'était offerte. J'avais si peu de temps pour te convaincre !

- Cette femme, ...cette chose, là, dehors, m'a dit que tu pouvais...

- J'ai signé un contrat, Nine. Tu te souviens ? J'ai joué, j'ai perdu.... Enfin...je croyais avoir perdu.

- Comment, tu *croyais* avoir perdu ?

- Essaie de comprendre. Rien n'est comme on s'y attend. Rien. Crois-moi. Il faut que tu *restes*. Dis oui !

Je t'ai crié, en ignorant ton incompréhensible plaidoyer :

- Elle m'a dit que tu pouvais partir !

- Je ne *veux* pas partir, Nine. Tu ne comprends donc pas ? Tout est bien comme ça. Dis oui, s'il te plaît !

A ton tour, tu pleurais à présent, mais aveugle et sourde, je n'ai pas voulu entendre ce que tu voulais me dire, et j'ai continué mon inutile litanie :

- Viens, la cloche va retentir, viens, s'il te plaît !

Tu as encore reculé. La cloche a tinté une première fois, avec un son si léger, qu'on aurait pu croire à un rire réprimé.... Je me suis précipitée vers toi, mais je ne pouvais déjà plus te toucher. La cloche a tinté une deuxième fois, et l'air m'a semblé se raréfier, tout s'est brouillé devant moi. Le jardin, l'arbre, le salon se sont dilués dans une brume grise. J'entendais la pluie tomber, et j'avais froid. Puis la cloche a tinté une dernière fois...

- Vous êtes seule, a constaté la Chose sans même me regarder, je vous l'avais bien dit...

Elle ne triomphait pas. Pensive, les yeux perdus dans la contemplation des flammes, elle a continué :

- Consolez-vous, ma petite, personne ne veut jamais passer cette Porte en sens inverse... Ca vous paraît peut-être bizarre, mais c'est comme ça...

Elle s'est tout à coup levée, et à travers mes larmes je voyais sa silhouette immense et noire se découper devant la lumière du feu.

- Partez, maintenant, il est l'heure pour vous. Retournez au monde merveilleux qui vous attend !

Elle a secoué la tête avec une grimace désabusée, et a continué :

- N'oubliez pas de rendre la clef... Ca ne vous porterait pas chance de la garder... De toute façon...

Elle souriait, ironique, et dit encore, comme Lucas seulement quelques instants plus tôt :

- Rien n'est comme on s'y attend, ma chère !

Son rire enchanteur s'est égrené, plus léger que jamais, puis elle m'a craché, avec un mépris et une haine absolus :

- Dehors !

Eric m'attendait derrière la Porte. Un silence de mort régnait sur la salle, tous me regardaient, immobiles, les pieds plantés dans la bière renversée, les vomissures. J'avais l'impression de retomber dans un cauchemar visqueux, dont tu serais à jamais absent. *Pourquoi ne t'avais-je pas écouté ?*

- Il ne t'a pas suivie, alors ? a dit Eric, console-toi, a-t-il continué, exactement comme la Créature, personne ne veut jamais repasser la Porte en sens inverse.

Je me sentais étouffer au milieu de l'assemblée figée et muette. Les paroles d'Eric résonnaient comme dans une grotte. Incapable de parler, tête baissée, je serrais les dents de toutes mes forces, pour ne pas hurler. Un seul désir subsistait en moi à cet instant : celui de me laisser tomber là, sur le sol humide et ne plus me relever. Les clients du Pokol, Eric, la Créature, le portier, partageaient un secret qu'ils exprimaient avec les mêmes paroles impuissantes, sibyllines, et je n'avais rien compris. Eric a poussé un soupir en me dévisageant. Il semblait être tout à fait dégrisé

- Viens, Nine, m'a-t-il dit avec gentillesse, ça ne sert à rien de rester là. Tu as la Clef ?

- Laisse-moi retourner, ai-je murmuré faiblement, misérable, déjà résignée.

La Clef toujours serrée entre mes doigts, j'ai repoussé sa main qui se tendait. Mais Eric a doucement pris la Clef, et a encore dit, les yeux pleins de compassion :

- Tu n'as pas saisi ta chance... Il est trop tard, j'ai essayé de te prévenir... Mais tu n'as plus le choix maintenant... Moi, je n'aurais pas hésité : il faut vraiment avoir envie de retourner à ça.

Il a désigné d'un grand geste la salle, ces damnés de la vie, immobiles, livides, qui me guettaient, ces corps demi nus, ces yeux noyés de drogue et de désespoir. Le DJ dans sa cabine m'a fait un clin d'œil avec un sourire entendu, la musique est repartie, déchirante. Tous se sont remis à gesticuler en cadence, comme des mécaniques bien huilées. Que pouvaient-ils faire d'autre ? Et moi, que me restait-il à faire, à espérer ? Tout était simple, désormais. Je me suis glissée au milieu de la piste, et, le cœur en feu, appelant la mort, je me suis mise à danser, moi aussi.